EXAMEN

DES

NOUVELLES OPINIONS

DE M. LE DOCTEUR LASSIS,

CONCERNANT

LA FIÈVRE JAUNE.

TYPOGRAPHIE DE J. PINARD, IMPRIMEUR DU ROI,
RUE D'ANJOU-DAUPHINE, N° 8, A PARIS.

EXAMEN

DES

NOUVELLES OPINIONS

DE M. LE DOCTEUR LASSIS,

CONCERNANT

LA FIÈVRE JAUNE,

OU

RÉPONSE

A LA BROCHURE QUE CE MÉDECIN VIENT DE PUBLIER SUR LES CAUSES DES ÉPIDÉMIES EN GÉNÉRAL, ET PLUS PARTICULIÈREMENT DE CELLE QUI A RÉGNÉ, L'AN DERNIER,

A GIBRALTAR;

PAR N. CHERVIN,

Docteur en médecine de la Faculté de Paris, chevalier de l'ordre royal de la Légion-d'Honneur, membre de plusieurs Sociétés savantes nationales et étrangères.

Non verbis, sed factis.

PARIS,

CHEZ J.-B. BAILLIÈRE, LIBRAIRE,

RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, N° 13 BIS.

Août 1829.

Digitized by the Internet Archive
in 2015

https://archive.org/details/b22420290

EXAMEN

DES

NOUVELLES OPINIONS

DE M. LE DOCTEUR LASSIS,

CONCERNANT

LA FIÈVRE JAUNE.

Un auteur anglais a fait deux gros volumes sur les misères de la vie humaine. A son instar, M. le docteur Lassis vient d'écrire une brochure de trente-six pages, sur les *Calamités résultant du système de la contagion, et même de celui de l'infection.* Ce médecin déplore avec les accens de la plus vive philantropie l'étrange aveuglement de ses confrères qui s'obstinent à ne point croire à l'infaillibilité de ses doctrines. Il leur dit : « Voilà la « vérité, voilà l'erreur ; choisissez (p. 21)». Ils choisissent la voie des calamités ; et, malgré tous ses efforts, « jusqu'à présent, c'est l'erreur, sous quelque « forme qu'elle se soit présentée, qui a reçu tous les « hommages et toutes les récompenses (p. 22)», ce qui

est un état de choses vraiment déplorable. La Fontaine n'avait-il pas raison de dire que l'homme est tout de feu pour l'erreur, et qu'il n'est au contraire que de glace pour la vérité ?

Ainsi, en dépit des recherches, des travaux et des principes de mon honorable confrère, « l'année der-« nière a été signalée par de grandes calamités résul-« tant d'opinions erronées relatives aux causes, à la « nature et aux remèdes des maladies épidémiques..... « Et de nouvelles calamités semblables, ajoute M. Las-« sis, nous menaceront tant que l'erreur triomphera, « tant qu'attaquée sur un point, elle pourra se réfu-« gier sur un autre ; tant qu'enfin la satiété et le dé-« goût, occasionés par les vaines discussions où elle « entraîne, se rapporteront, comme ils le font main-« tenant, sur la vérité elle-même. » (P. 1.)

Voilà certes une perspective qui est loin d'être brillante. Nous ne saurions donc trop nous hâter de couper, une fois pour toutes, la retraite à l'erreur, si nous ne voulons pas voir apparaître toutes les calamités dont nous menace M. le docteur Lassis, comme d'un juste châtiment de notre incrédulité.

Il faut, en effet, que nous soyons bien aveuglés ou bien obstinés pour rester exposés à tant de désastres, lorsqu'en suivant les conseils de M. Lassis, nous pouvons nous en délivrer à jamais. Qu'avons-nous à redouter lorsqu'*au moyen de ses documens, nous pouvons indiquer d'avance ce qui doit se passer dans une grande épidémie quelconque, en indiquer les véritables causes et par conséquent les véritables remèdes ?* (P. 10.) N'avons-nous pas d'ailleurs sous les yeux « les résultats avantageux, « sans exemple, de la pratique de ce médecin à

« Josephstadt, à Nemours, à Bautzen, à Dresde et à « Geringswalde? » (Pages 10, 12 et 13.)

N'est-ce pas « par suite de ses efforts que l'Espagne « fut préservée, en 1823, de calamités dont nous n'au- « rions peut-être pas encore vu le terme? » (P. 16.) Un seul petit point de ce pays eut à souffrir, « et il « était tout-à-fait hors de la sphère dans laquelle la « vérité pouvait être reconnue; » c'est le port du Passage, près de Saint-Sébastien. « Ne s'étant pas éten- « due au-delà, l'erreur borna donc ses effets à cette « malheureuse petite ville..... Mais quels désastres « n'eussent point eu lieu, si elle eût exercé son em- « pire en beaucoup d'autres points de l'Espagne? On « frémit en y songeant!!! » (P. 17.)

Enfin, en 1822, les habitans de Paris ne furent-ils pas eux-mêmes préservés par M. le docteur Lassis des plus grandes calamités? « Dans le courant d'avril, il y eut à « l'Hôtel-Dieu de cette capitale plus de malades atteints « de ce que l'on appelle *fièvre jaune*, qu'il n'en existait « à Barcelone, ainsi qu'au port du Passage, au moment « où l'on y prit les mesures dites *sanitaires*...» (P. 19.) Et si dans cette circonstance M. Lassis n'eût pas répondu de manière à dissiper l'incertitude d'un grand nombre de jeunes médecins qui l'avaient interpellé, « on eût vu infailliblement, dit-il, Paris devenir, « comme Barcelone, Moscou, Marseille, Arles, Aix et « Toulon, le théâtre de grands désastres qui auraient « été proportionnés à sa population. » (P. 20.)

D'après cela, que d'actions de grâce ne devons-nous pas à celui qui sut ainsi éloigner de la capitale de la France l'un des plus épouvantables fléaux!

Nous venons de voir qu'à l'aide de ses documens,

« qu'il croit infiniment plus complets et plus concluans « que tout autre (1) (p. 11)», M. le docteur Lassis « peut prévoir l'avenir et indiquer d'avance ce qui « doit se présenter d'essentiel dans une épidémie quel- « conque, et quel serait le meilleur moyen d'y remé- « dier et même de la prévenir,... tandis que les par- « tisans des systèmes qu'il combat en sont encore, « dit-il, à des idées spéculatives et à d'affreuses nécro- « logies. » (P. 6.) Voici un exemple frappant de son admirable talent de prévision :

Le 10 novembre dernier, avant que l'on eût des détails authentiques et circonstanciés sur ce qui se passait à Gibraltar, M. Lassis annonça devant l'Académie des Sciences, « 1° que le mal n'était autre chose que nos « affections fébriles, dites bilieuses, putrides, ma- « lignes, gastro-entérites, etc.; 2° que les causes de « ce mal n'étaient ni la contagion, ni l'infection; « 3° que, pour le faire cesser, il suffirait de tout re- « mettre dans l'ordre, c'est-à-dire de renoncer en-

---

(1) Veut-on savoir ce que M. le docteur Lassis entend par ses documens, *si complets* et *si concluans?* ce sont des extraits « de tous les bons auteurs anciens et modernes, dont il « a recueilli et rapproché le sentiment de manière à former, « pour ainsi dire, un grand conseil où tout a été pesé et ap- « précié (page 10). » Il rédige ensuite, d'après ces extraits et ses notes particulières, des espèces de Mémoires qu'il fait et refait aussi souvent que ses idées viennent à subir quelques nouvelles modifications, de sorte que les pièces qui servaient, il y a deux ans, de base à sa doctrine, ne peuvent plus étayer celle qu'il soutient aujourd'hui; ce qui oblige mon honorable confrère à des travaux de rédaction presque continuels.

« tièrement au système admis, les effets de ce système « étant les seules causes d'une telle calamité. » (P. 6.)

Jusqu'ici, les médecins ne formaient que deux grandes divisions d'opinions relativement à l'origine et au caractère de la fièvre jaune : celle des *contagionistes* et celle des *infectionistes*. Suivant les premiers, cette maladie est le produit d'un virus, d'un miasme, d'un germe ou d'un principe quelconque qui se crée, s'élabore et se développe chez l'individu malade, et sert ensuite à propager le mal parmi les personnes saines, soit par le contact médiat ou immédiat, soit au moyen de l'intermédiaire de l'air à une petite distance.

D'après les infectionistes, la fièvre jaune prend au contraire son origine dans un air altéré, vicié et contaminé par des exhalaisons provenant de substances végétales et animales en décomposition, sous une température élevée, et probablement aussi par un état météréologique particulier, et d'autres causes que nous ne connaissons point; mais jamais par la présence des malades, que l'on peut approcher et toucher de toutes les manières et sous toutes les conditions, sans courir pour cela le moindre danger de contracter la fièvre jaune (1); et enfin, il suffit de fuir l'atmosphère infectée

---

(1) Dans le cas où une trop grande accumulation de malades dans un même lieu viendrait à y corrompre l'atmosphère, cette *viciation* morbifique de l'air ne produirait point la fièvre jaune, mais bien le typhus, qui est généralement dû à des émanations animales, exhalées des corps vivans sains ou malades; tandis que la fièvre jaune est le résultat d'émanations provenant de substances végétales et animales dans un état de décomposition. Dans le premier cas, les miasmes sont des produits de

pour se mettre entièrement à l'abri des atteintes du mal, que l'on ne voit jamais s'étendre au-delà des causes qui lui ont donné naissance.

M. le docteur Lassis professait lui-même, il y a quelques années, cette doctrine, qui est celle de la presque universalité des médecins du Nouveau-Monde (1), et dont les progrès ont été si rapides parmi nous dans ces derniers temps. Mais il soutient aujourd'hui que les principes des infectionistes n'ont aucun fondement; que l'infection, qui lui paraissait naguère si positive, n'existe point : que ce n'est qu'une véritable chimère, et que toutes les grandes épidémies ne sont que les résultats des mesures de précaution que l'on prend contre elles, ou, pour mieux dire, contre la maladie qui leur donne naissance et dont le caractère se trouve agravé par les effets de ces mêmes mesures. Ainsi M. le docteur Lassis n'est ni *contagioniste* ni *infectioniste*. Il y a

---

l'économie vivante; dans le second, ils ne sont que les effets d'une action purement chimique sur des corps privés de la vie. Ces deux maladies, que l'on a voulu confondre, sont d'ailleurs régies par des lois très différentes, ainsi que je le prouverai dans une autre occasion.

(1) La doctrine de l'infection est tellement démontrée dans l'Amérique du Nord, que le petit nombre de médecins contagionistes qu'il reste encore dans ce pays ont été forcés d'admettre qu'une atmosphère *impure* est, en général, une condition indispensable pour le développement des prétendus germes de contagion de la fièvre jaune. Pourquoi ne pas admettre tout d'un coup que c'est l'atmosphère *impure* elle-même qui donne naissance à la maladie? Pourquoi recourir à deux causes pour expliquer un fait, quand une seule suffit?

lieu de croire qu'il ne tardera point à donner lui-même un nom à sa nouvelle doctrine, qu'il pourrait à juste titre appeler *Lassisienne*. Dans tous les cas, nous allons examiner sur quels fondemens elle repose, et nous passerons ensuite aux *graves* reproches que m'adresse M. le docteur Lassis. Voyons sur quels faits ce médecin s'appuie pour soutenir que les causes de la dernière épidémie de Gibraltar *n'étaient ni la contagion ni l'infection.*

« MM. les commissaires, dit-il, nous ayant désigné par « leurs lettres tous les points où le mal a sévi, ne nous « ont parlé que de lieux extrêmement remarquables « par leur salubrité; ce qu'ils font connaître eux-mêmes « en disant des uns, que ce sont les quartiers les plus « salubres et les mieux aérés du rocher; des autres, « qu'ils sont exposés à l'action d'un vent très-violent, « et que le sol en est sablonneux, sans faire aucune « mention du moindre foyer d'infection; ils disent « même que le mal s'est étendu jusque sur la cime du « rocher, où l'on ne peut pas supposer non plus de « foyer d'infection. Le système qui admet une telle « cause est donc allé échouer contre ce rocher; et que « deviendra celui de la contagion, lorsque l'on saura « également, d'après les lettres de ses honorables con- « frères, qu'un grand nombre d'habitans qui n'ont « pris aucune précaution contre les prétendus germes, « n'en ont pas moins joui d'une parfaite immunité; « tandis que beaucoup d'autres qui en ont pris de « toutes sortes, qui surtout se sont séquestrés, n'ont « pas laissé d'être atteints? » (P. 8.)

Je prouverai en temps et lieu que ceux qui ont avancé que *tous les points de Gibraltar où le mal a sévi sont les quartiers les plus salubres et les mieux aérés du rocher,* se

sont grandement trompés. Quant à la prétendue apparition de la fièvre jaune sur le sommet de la montagne, voici le fait ; on va juger de sa valeur.

Une jeune fille de 15 à 16 ans, nommée Anne White, qui résidait aux Vigies et n'était pas descendue dans la ville depuis environ trois semaines, se sentit indisposée le 27 septembre; le 28, elle entra à l'hôpital de l'artillerie, où elle resta jusqu'au 30 du même mois. Pendant son séjour dans cet établissement, elle n'était à son lit qu'au moment de la visite ; elle passait le reste du temps à se promener, s'occupant à coudre et à lire. Les remèdes qu'on lui prescrivit étaient d'ailleurs à peu près insignifians.

Cependant MM. les contagionistes crurent voir dans cette affection, non seulement un cas de fièvre jaune, mais encore une preuve irrécusable de contagion. Suivant eux, Anne White avait reçu sa maladie d'un militaire qui s'était rendu de la ville au poste qu'elle habitait, emportant avec lui le germe de l'épidémie.

Le 8 mars, nous nous transportâmes sur les lieux, mes collègues et moi, pour vérifier le fait. Nous interrogeâmes dans cette vue les parens de la jeune fille et la jeune fille elle-même, et le résultat d'une très longue déclaration qui se trouve bien et dûment consignée dans nos procès-verbaux, est qu'Anne White était restée quelque temps dans une petite cuisine où se trouvait le canonnier Thomas Hill, lors de l'invasion de la maladie dont il fut victime, et que *peu de jours après* elle fut elle-même atteinte de fièvre et envoyée à l'hôpital de l'artillerie, comme il est dit plus haut.

Il n'en fallait pas davantage à MM. les contagionistes pour leur faire regarder le cas dont il s'agit comme

une preuve des plus convainquantes de la prétendue transmissibilité de la fièvre jaune. Mais moi, qui, depuis long-temps, sais à quoi m'en tenir sur ce qu'on nous donne comme des faits de contagion, je jugeai à propos de m'adresser à l'officier de santé en chef de l'artillerie, et j'appris par lui que Thomas Hill ne tomba malade que le 11 octobre, c'est-à-dire *quatorze jours après* Anne White, à laquelle on prétendait qu'il avait communiqué sa maladie. Ces dates se trouvent uniformément établies par les trois différens registres de l'hôpital de l'artillerie, où je les ai moi-même vérifiées. M. le docteur Halahan, médecin en chef de cet établissement, atteste d'ailleurs le fait dans un certificat qu'il a bien voulu me délivrer. Qu'on juge maintenant si la fièvre jaune s'est propagée sur le sommet du rocher de Gibraltar, ainsi qu'on s'est empressé de le publier; car Anne White est absolument l'unique malade qu'il y ait eu sur ce point. Ainsi, les faits sur lesquels s'appuie M. le docteur Lassis pour nier l'existence de toute infection à Gibraltar étant démontrés erronés, son assertion tombe d'elle-même.

Suivant ce médecin : « Les calamités assumées sur les « habitans de Gibraltar, par suite du système admis « sur les causes des épidémies, ont seules rendu le « mal épidémique et meurtrier. Par les diverses rela- « tions dont j'ai eu connaissance, on voit, dit-il, que « les habitans en général ont été arrachés à leur domi- « cile ordinaire, à toutes leurs habitudes, à toutes « leurs ressources; qu'ils ont été exposés aux intem- « péries; qu'en effet ils ont manqué de vivres et de « moyens de s'en procurer; qu'ils ont éprouvé toutes « sortes de privations; en un mot, qu'ils ont été plon-

« gés dans une extrême misère. Une preuve entre au-
« tres, ajoute M. Lassis, de cet état déplorable, funeste
« fruit des erreurs que je combats, c'est l'offre gra-
« tuite de vingt mille boisseaux de blé qui leur a été
« faite de la part du roi d'Espagne, et qu'ils ont accep-
« tée. » (p. 8.)

Au commencement de l'épidémie, on obligea en effet plusieurs milliers de personnes à sortir de la ville. On les fit camper sous des tentes au terrain neutre, où elles furent nourries pendant près de cinq mois aux frais du gouvernement et par des secours provenant de souscriptions. Mais dans ce cas-ci, comme dans tant d'autres, les principes et les prévisions de mon honorable confrère, M. le docteur Lassis, se sont trouvés complétement en défaut. Loin d'être en proie à toutes les fureurs de l'épidémie, ainsi qu'elles auraient dû l'être suivant son système étiologique, d'après « *l'état déplorable* » dans lequel elles se trouvaient, ces personnes, au nombre d'environ 4,000, furent au contraire entièrement à l'abri de la maladie régnante, à l'exception de quelques unes d'entr'elles qui eurent l'imprudence de rentrer dans la ville pour leurs affaires, et d'y passer la nuit (1). Ce fait important, qui est de notoriété publique à Gibraltar, nous a d'ailleurs été attesté par

---

(1) Il est digne de remarque que plusieurs de ces personnes restèrent malades dans leurs tentes, au milieu de leurs parens et de leurs amis, jusqu'à trois ou quatre jours, et que néanmoins, à la connaissance de M. Turner, qui a bien voulu nous communiquer ce fait, il n'y eut pas un seul cas de transmission de la maladie.

M. Turner, président du comité, qui fut chargé, durant l'épidémie, de l'administration, de la police et de la subsistance des habitans du campement civil, c'est-à-dire des personnes mêmes dont il s'agit.

Mais pendant que les habitans de Gibraltar qu'on avait ainsi *arrachés à leur domicile ordinaire, à toutes leurs habitudes et à toutes leurs ressources, et, de plus, exposés aux intempéries de la saison*, jouissaient, au terrain neutre, d'une parfaite santé, ceux qui étaient restés dans la ville, où ils étaient bien logés, bien nourris et ne manquant de rien, étaient au contraire moissonnés par la fièvre jaune, ce qui ne s'accorde nullement avec les principes de M. Lassis, puisque ceux qui auraient dû tomber malades se portaient bien, tandis que ceux qui auraient dû se bien porter tombaient malades et devenaient souvent victimes de l'épidémie.

Il en a été absolument de même pour les militaires qui composaient la garnison de Gibraltar. Tant qu'ils sont restés dans leur campement respectif, hors de l'atmosphère contaminée, ils ont été à l'abri de l'épidémie, dont ils ont au contraire éprouvé les atteintes lorsque, pour affaire de service, ou pour toute autre cause, ils sont venus se plonger dans le foyer d'infection; et c'est pour s'être ainsi exposés, que 436 d'entre eux ont cessé de vivre. On ne dira pas que les militaires dont il s'agit éprouvaient des *privations;* car je ne crois pas qu'il y ait de soldat au monde qui jouisse à un plus haut degré que le soldat anglais de toute espèce de *comfort*. Il existait donc bien évidemment une cause morbifique sur certains points du rocher de Gibraltar, qui, en général, frappait ceux qui venaient imprudemment se placer dans sa sphère d'activité : on

lui donnera tel nom qu'on voudra, peu importe; le fait est positif.

Admettons maintenant pour un moment que son excellence sir George Don, gouverneur de Gibraltar, eût eu pour conseiller en matière sanitaire dans ces circonstances critiques M. le docteur Lassis. Que serait-il arrivé? tout serait resté dans l'ordre, personne ne serait sorti de la ville, ni même de son domicile ordinaire; aucune mesure de précaution n'eût été prise ni contre la contagion, ni contre l'infection, et l'on eût vu la mort moissonner tout à son aise parmi les populations civile et militaire de Gibraltar. Le nombre des victimes de l'épidémie eût été triplé ou quadruplé; et tel eût été l'infaillible résultat des conseils de ce médecin, dont les idées sur la question qui nous occupe se trouvent en opposition directe avec tout ce que l'expérience nous a appris jusqu'à ce jour.

Que M. Lassis aille dire aux habitans de Norfolk, de Baltimore, de Philadelphie, de Boston et de toutes les villes des États-Unis où la fièvre jaune a régné, que les épidémies de cette maladie dont ils ont été témoins depuis trente ans ne sont absolument que le résultat des mesures qu'ils ont prises dans la vue de se soustraire aux ravages du mal, et qu'en pareille occurrence, au lieu de prendre la fuite, ils doivent au contraire rester parfaitement tranquilles *à leur domicile ordinaire*, sans s'inquiéter le moins du monde, attendu que l'infection qu'ils redoutent n'est qu'une véritable chimère, tout aussi bien que la contagion. Je puis assurer qu'un semblable langage leur paraîtra bien extraordinaire, et qu'ils se demanderont aussitôt d'où peut venir le

médecin capable de le tenir, et sur quelles données il fonde son opinion ; car les bons effets de l'émigration dans le cas de fièvre jaune ont été mille et mille fois démontrés sur l'autre bord de l'Atlantique, où depuis long-temps ils servent de base aux mesures de l'administration, ainsi qu'à la conduite des particuliers, lorsque ce fléau vient à se montrer.

Mais ce n'est pas seulement dans le Nouveau-Monde que l'émigration a paru le moyen le plus sûr de se soustraire aux ravages de la fièvre jaune, lorsque cette maladie règne dans un lieu quelconque ; elle a offert en Espagne absolument le même résultat toutes les fois qu'elle a eu lieu, toutes les fois que les autorités n'ont point obligé leurs malheureux administrés à attendre la mort dans le foyer d'infection. En voici quelques exemples remarquables que doit connaître M. le docteur Lassis, « qui s'est éclairé du sentiment de tous les « bons auteurs, comme il s'est éclairé de tous les faits « anciens et nouveaux, à commencer aux premiers « temps historiques (p. 21). »

En 1800, 14,000 personnes sortirent de Cadix lorsqu'il y fut question d'une maladie suspecte (1). Ces personnes se réfugièrent à la campagne où elles furent exemptes de l'épidémie (2); tandis que sur les 57,499 qui restèrent dans la ville, 48,520 furent malades, et 7,387 succombèrent. (3)

---

(1) M. Arejula, *Breve Descripcion de la Fiebre amarilla*, p. 434.

(2) Ouvrage cité, p. 230.

(3) Ouvrage cité, p. 434. Voir aussi le premier des tableaux placés à la fin.

Suivant les principes de mon honorable confrère, les 14,000 émigrans, que l'amour de la vie *avait arrachés à leur domicile ordinaire, à toutes leurs habitudes et à toutes leurs ressources*, auraient dû, par cela même, être en proie à toutes les fureurs de l'épidémie; et cependant, comme on vient de le voir, ce fut tout le contraire. Mais un autre fait, digne de remarque : l'année suivante, lorsque tout se trouvait à Cadix dans l'ordre le plus parfait, beaucoup de ces mêmes personnes qui, en 1800, avaient échappé à la maladie et à la mort en prenant la fuite, en furent au contraire frappées en 1801, *dans leur domicile ordinaire*, sans avoir été exposées aux effets des mesures sanitaires que M. Lassis regarde comme *étant les seules causes* des épidémies (1).

Au 1er septembre 1803, la population de Malaga était de 51,745 individus, dont 3,730 émigrèrent, et furent exempts de la maladie régnante; tandis que sur les 48,015 qui restèrent dans la ville, 16,517 furent atteints de l'épidémie, et de ce nombre 6,884 perdirent la vie (2).

Au 1er juillet de l'année 1804, on comptait dans cette même ville 36,008 habitans, non compris la garnison, les prisonniers et quelques autres personnes qui formaient un total de 3,500 à 4,000 individus. Eh bien! sur ces 36,008 habitans, 4,548 prirent la fuite, et furent à l'abri de la fièvre jaune; tandis que sur les 31,460 qui restèrent dans Malaga, 18,787 furent ma-

---

(1) *Trozos ineditos*, publiés par M. Salva, page 12.

(2) M. Arejula, ouvrage cité, p. 441 et troisième tableau.

lades, et de ce nombre 11,486 disparurent pour jamais (1).

Pendant que les choses se passaient ainsi à Malaga, on observait à Alicante des faits absolument analogues. Il y avait dans cette ville, avant l'épidémie de 1804, 13,957 habitans; 2,110 se réfugièrent dans les campagnes environnantes, où ils échappèrent au fléau; mais sur les 11,847 qui ne quittèrent pas leur foyer, 6,971 éprouvèrent l'épidémie, et de ce nombre 2,472 succombèrent (2).

Or, tous ceux qui connaissent le midi de la Péninsule savent combien les campagnes de ce beau pays offrent peu de ressource pour une émigration, et par conséquent combien les émigrés dont nous parlons eurent à souffrir dans ces temps de calamités. Ils se préservèrent néanmoins du fléau qui moissonnait impitoyablement ceux de leurs concitoyens qui étaient restés dans la ville. Mais ce ne sont pas seulement Cadix, Malaga et Alicante, qui, dans la Péninsule, attestent les bons effets de l'émigration comme moyen préservatif de la fièvre jaune.

On a observé dans vingt endroits divers des faits parfaitement identiques à ceux que je viens de rapporter. En voici quelques uns d'une date récente, et dont M. Lassis a, pour ainsi dire, été témoin.

Pendant l'épidémie qui affligea si cruellement les habitans de Tortose en 1821, près de 5,000 personnes de la ville se réfugièrent dans les faubourgs de Roqueta

---

(1) M. Arejula, ouvrage cité, quatrième tableau.

(2) M. Arejula, ouvrage cité, cinquième tableau.

et de Jésus, situés de l'autre côté de l'Èbre, et dans les campagnes environnantes. Ces personnes éprouvèrent assurément bien des incommodités et bien des privations, et cependant elles furent à l'abri du fléau qui enleva 2,356 de leurs concitoyens sur environ 5,000 qui étaient restés dans les murs de Tortose (1).

A la même époque, une partie des habitans d'Asco et de Méquinenza, aussi sur les rives de l'Èbre, se préservèrent également de l'épidémie qui régnait dans leurs villes, en allant s'établir dans les champs, les uns sous des tentes, les autres sous des oliviers très touffus qu'ils m'ont eux-mêmes montrés en 1824. Ces habitations tout-à-fait agrestes n'étaient certes guère confortables; néanmoins le mal n'y parut point dès qu'on les eut placées à une certaine distance des bords infects de l'Èbre (2).

Palma, dans l'île de Mayorque, fut aussi, en 1821, le théâtre d'une terrible épidémie, mais qui aurait eu des suites bien plus fatales encore sans l'émigration. Écoutons sur ce sujet la Commission médicale de Barcelone : « Le 15 septembre, dit-elle, les autorités supérieures, civiles et militaires, firent leur retraite à « Valdemosa, village situé à trois lieues au nord de « Palma. Les citadins, à leur exemple, se précipitèrent « avec effroi hors de leurs murailles pour se répandre « dans les campagnes. L'émigration fut si considérable, « que de 32,000 habitans, il n'en resta que 12,000.... « Il fallut trouver des fonds, assurer des subsistances

---

(1) Voir la supplique que la municipalité fit au Roi.

(2) *Histoire médicale*, etc., p. 61.

« et construire des barraques en rase campagne. Deux « campemens furent ainsi dressés au pied du Mont- « Belver, à une demi-lieue de Palma. On y appela tous « les indigens valides, tous ceux qui, périssant de faim « faute de travail, avaient encore assez de force pour « se traîner jusque là; ils obéirent. Un air pur et libre « les mit désormais à l'abri de la contagion.... Et l'on « a remarqué dans cette épidémie, comme on l'a fait « dans toutes les autres, que la fièvre jaune n'a point « pénétré dans les campagnes, où qu'elle s'y est éva- « nouie sur-le-champ. Elle n'est pas même venue dans « les deux campemens du Mont-Belver, à demi-lieue « de la ville (1). »

Mais pendant que le mal épargnait ainsi 20,000 fugitifs qui éprouvaient au plus haut degré les effets des mesures que M. Lassis regarde comme *les seules causes* des épidémies, les 12,000 habitans restés dans Palma après l'émigration eurent 7,400 malades et 5,341 morts (2). A la vérité, ces nombres nous sont donnés par la Commission médicale de Barcelone, dont les calculs, ainsi qu'on le sait, ne sont pas toujours d'une exactitude rigoureuse.

On estime que dans le commencement de l'épidémie de Barcelone, en 1821, près de 80,000 personnes quittèrent la ville (3), et, à part quelques unes qui partirent étant déjà malades ou à la veille de l'être, elles furent toutes exemptes de la maladie régnante,

---

(1) *Hist. méd.*, etc., p. 69, 70 et 71.
(2) *Hist. méd.*, etc., p. 70.
(3) *Hist. méd.*, etc., p. 25.

ainsi que le sait très bien M. le docteur Lassis. Ces personnes *s'étaient cependant arrachées à leur domicile ordinaire, à toutes leurs habitudes et à toutes leurs ressources.* Il y a plus, d'après un écrit signé de M. Lassis lui-même : « Les réfugiés de Barcelone éprouvèrent « toutes sortes de vexations. Les habitans des alen- « tours, même ceux des montagnes les plus élevées, « prirent contre eux les précautions les plus arbitraires ; « poussés par la crainte d'une contagion imaginaire, « on les vit méconnaître les droits les plus sacrés « de l'humanité, et donner par cette conduite la « preuve déplorable de l'ignorance superstitieuse dans « laquelle la routine sanitaire a placé les peuples (1). » Malgré tout cela, les malheureux fugitifs de Barcelone furent à l'abri de l'épidémie, tandis que, sur environ 70,000 personnes qui restèrent dans la ville durant cette calamité, on compte près de 10,000 morts (2). Si au lieu de se hâter de prendre la fuite, chacun fût resté tranquillement dans les murs de Barcelone pour se conformer aux nouvelles idées de M. le docteur Lassis, ce nombre eût été certainement plus que doublé.

En 1823, la fièvre jaune se montra aussi au port du Passage. Aussitôt que son existence fut constatée, environ 3,000 personnes prirent la fuite (3), le foyer

---

(1) *Manifeste publié par la réunion libre des médecins espagnols et étrangers*, etc. ; traduction de M. le docteur Rochoux, p. 32.

(2) *Sucinta Relacion*, etc., p. 134.

(3) M. Arruti, *Tratado de la Fiebre amarilla*, etc., p. 75.

d'infection fut évacué; et grâce à cette sage mesure, on ne compta que 40 morts (1).

A l'exception de quelques uns qui étaient déjà malades en partant, ou à la veille de le devenir, les émigrés dont il s'agit jouirent tous de la plus parfaite immunité, bien qu'ils *se fussent arrachés à leur domicile ordinaire, à toutes leurs habitudes et à toutes leurs ressources.*

Mais M. Lassis prétend que si les habitans du port du Passage eurent à souffrir à l'époque dont il s'agit, c'est parce que « les principes qu'il a soutenus seul « depuis une vingtaine d'années avec tant de peine « et tant de sacrifices (p. 16), » n'étaient point encore parvenus jusqu'à eux, leur ville étant « tout-à-« fait hors de la sphère dans laquelle la vérité pou-« vait être reconnue... Là, dit-il, quelques hommes « peu instruits proclamèrent les idées de fièvre jaune; « les mesures préconisées, dites sanitaires, mais vé-« ritablement meurtrières, furent employées avec « rigueur, et une grande mortalité dut en être la « suite (p. 16). » En effet, 40 décès en deux mois et demi, sur une population de plus de 4,000 ames qu'il y avait au port du Passage lors de l'apparition de la maladie (2), constituent une grande mortalité!

---

(1) M. Audouard, *Relation hist. de la Fièvre jaune qui a régné au port du Passage*, p. 32.

(2) Voyez ce que dit à ce sujet M. le docteur Jourdain, *Journal général de Médecine*, t. LXXXVI, p. 226 et 232. La majeure partie des personnes qui habitaient alors le port du

Mais si l'on se fût conduit d'après les principes de M. Lassis, si chacun fût resté à son domicile ordinaire, au lieu d'être de 40, le nombre des morts eût été de quelques centaines au moins. Ainsi l'on voit que mon honorable confrère n'est pas plus heureux dans le choix des faits qu'il invoque à l'appui de sa nouvelle doctrine, que dans les *complimens* qu'il adresse aux infectionistes en général, et à ceux du port du Passage en particulier.

D'après ce qui précède, il est, je pense, inutile de faire remarquer que si la fièvre jaune possédait le caractère contagieux qu'on lui attribue, elle aurait dû se répandre vingt fois dans toute la Péninsule, au moyen des nombreuses émigrations dont je viens de parler, et de beaucoup d'autres que je passe sous silence; car il est arrivé maintes fois que des malades et des personnes qui emportaient avec elle le principe de la maladie, étaient au nombre des émigrans.

Mais M. Lassis, qui veut aujourd'hui que tout reste en parfait *statu quo,* lorsque la fièvre jaune vient à se montrer dans une ville, ne pensait pas tout-à-fait de même en 1822, puisqu'il regardait alors l'émigration comme « le seul moyen efficace employé par « le gouvernement » contre l'épidémie de Barcelone en 1821 (1).

M. Lassis prétend aussi actuellement que les causes locales n'ont aucune part dans la production de la

---

Passage, étaient des réfugiés de la ville de Saint-Sébastien qui se trouvait assiégée par les Français.

(1) *Manifeste* cité, p. 31.

fièvre jaune, et que l'infection n'est qu'une chimère. Mais je trouve encore dans un manifeste signé de lui, et que je viens de citer, « qu'il suffit d'ouvrir les « yeux pour reconnaître (à Barcelone) l'existence « des causes locales évidentes et palpables qui, après « avoir miné sourdement la salubrité de la ville, « ont enfin causé une épidémie par leur action com- « binée avec celle de la température et autres con- « ditions météorologiques (1); » vient ensuite l'exposition détaillée de ces mêmes causes. Or, M. Lassis nous assure lui-même que l'assemblée médicale qui s'exprimait ainsi sur le théâtre de l'épidémie, en 1822, « avait fini par admettre unanimement ses idées sur « les principales causes du mal (p. 11), » et de retour à Paris, il soutenait que la fièvre jaune de la Péninsule « n'avait pu régner et n'avait effectivement « régné que sous l'influence de causes locales et sous « celle des mesures adoptées (2). » Il reconnaissait en même temps qu'une épidémie pouvait n'avoir « d'autres « causes que des miasmes marécageux ou d'une autre « nature (3). » Et d'après cela il conseillait judicieusement d'aller respirer un meilleur air hors du foyer de l'infection. Il avait déjà publié en 1819, « que dans les parages malsains de l'Afrique et de « l'Amérique, un moyen de se préserver et même « de guérir lorsqu'on est menacé ou atteint des ma-

---

(1) *Manifeste* cité, page 14 et suivantes.

(2) *Causes des Maladies épidémiques*, etc., p. XIX.

(3) Ouvrage, cité p. XIV.

« ladies épidémiques propres à ces régions et répu-
« tées contagieuses, est de changer de lieu (1). »

Ainsi l'on voit que, de 1822 à 1829, les opinions de mon honorable confrère ont éprouvé de bien grands changemens, sans compter ceux qu'elles peuvent encore éprouver d'un jour à l'autre.

Mais si d'une part la maladie qui a ravagé Gibraltar l'automne dernier *n'était autre chose que nos affections fébriles, dites bilieuses, putrides, malignes, gastro-entérites, etc.*; si de l'autre, cette maladie n'a point été produite par un air altéré, vicié, ou contaminé d'une manière quelconque, ainsi que l'affirme M. Lassis, il en résulte que, d'après ce médecin, la viciation de l'atmosphère, connue sous le nom *d'infection*, n'a absolument aucune part dans la production des fièvres dites bilieuses ou gastro-entérites, et que par conséquent tout ce qu'on a dit jusqu'à ce jour de l'action du *malaria*, considéré comme cause de ce genre d'affections, n'est également qu'une chimère; conclusion qui se trouve démentie par des faits trop nombreux, trop positifs et trop connus, pour qu'il soit nécessaire de la combattre.

Ainsi qu'on vient de le voir, M. le docteur Lassis attribuait, il y a quelques années, les épidémies de fièvre jaune à une altération de l'atmosphère, c'est-à-dire à *l'infection*. Aujourd'hui, ces sortes de calamités ne sont plus pour lui que le résultat inévitable des mesures prises contre cette maladie elle-même. D'a-

---

(1) *Causes des Maladies épidémiques*, etc., p. 35.

près cette idée, au lieu de conseiller comme jadis de s'éloigner le plus promptement qu'il est possible du théâtre de l'épidémie, mon honorable confrère établit en principe qu'en pareille circonstance l'on doit au contraire rester imperturbablement en place, et que c'est le seul moyen de prévenir et d'arrêter les progrès du mal; ces calamités n'étant absolument, selon lui, que l'effet des précautions que l'on prend pour les éviter, et du désordre qui en est ordinairement la suite.

A mon avis, jamais opinion plus singulière, plus bizarre et plus extraordinaire ne fut mise en circulation, ainsi qu'on peut en être convaincu d'après le petit nombre de faits positifs rapportés précédemment comme preuves des avantages de l'émigration dans les cas dont il s'agit. Aussi puis-je assurer M. Lassis que sa doctrine ne fera pas de prosélites, malgré tout le zèle qu'il met à la répandre, et les résultats avantageux sans exemple qu'il assure avoir obtenus de son application.

Si ce médecin s'était borné à dire que les cordons de troupes, au moyen desquels les partisans de la contagion cherchent à prévenir l'extension de la fièvre jaune, sont non seulement inutiles, mais qu'ils ont encore les suites les plus funestes, en ce qu'ils forcent les malheureux habitans d'une ville en proie à cette maladie, à attendre la mort dans le foyer même de l'infection, au milieu d'une atmosphère empoisonnée, je me serais empressé d'applaudir à la justesse d'une semblable observation. S'il avait ajouté que l'effroi, la terreur et les autres passions de l'ame qui se trouvent excitées, soit par la présence d'une épidémie meur-

trière, soit par les mesures arbitraires et rigoureuses que l'on prend alors contre la population, prédisposent singulièrement à contracter la maladie, il m'aurait encore trouvé de son opinion. Mais prétendre que des épidémies qui dans l'espace de quelques mois frappent la moitié, les deux tiers, et même les trois quarts des habitans d'une ville, et quelquefois même d'une province, ne reconnaissent d'autres causes que le trouble, le désordre et la pénurie qui résultent des mesures prises contre la maladie, c'est émettre une assertion dénuée de tout fondement, et à laquelle je ne saurais souscrire.

Je pense donc, quoi qu'en puisse dire M. le docteur Lassis, qu'il n'y a qu'un seul moyen sûr et efficace de se préserver de la fièvre jaune, c'est de quitter au plus vite le lieu où elle règne, et de n'y revenir qu'après la cessation complète de l'épidémie. En voilà assez sur ce sujet, poursuivons notre examen.

« Croyant avoir tout fait, depuis longues années, « pour disposer les esprits à examiner et à recon- « naître la vérité, en 1826, M. Lassis croyait aussi « être enfin arrivé au moment d'obtenir ce précieux « avantage; mais au lieu d'une seule erreur qu'il « croyait d'abord avoir à combattre, celle de la con- « tagion, il s'en présenta deux *nouvelles* que de nou- « veaux documens consacrèrent, celle de l'infection « et celle d'une maladie particulière et distincte, « dans ce qu'on appelle *fièvre jaune* (p. 22). » J'en demande bien pardon à mon honorable confrère, la doctrine de l'infection, qu'il qualifie du nom d'erreur, était loin d'être nouvelle en 1826; car elle

date d'une époque très-reculée (1). Elle n'était pas non plus tombée en désuétude; au contraire, elle existait dans toute sa force et venait même de fixer l'attention d'un haut tribunal, celle de l'Académie royale des Sciences, ainsi qu'on le voit par un rapport plein d'intérêt que M. le baron Dupuytren fit en 1825 à cet illustre corps (2). Les documens dont il

---

(1) Bien que cette doctrine ne fût point nouvelle, ce n'est cependant qu'en 1820 que notre vénérable confrère, M. le docteur Devèze, l'a fait connaître, en France, avec tous les développemens qu'elle mérite.

(2) « Tout en admettant, dit le savant rapporteur, que la « théorie de l'infection laisse encore beaucoup à désirer, votre « commission croit utile de dire que cette théorie a jeté sur « plusieurs points de la prophylactique de la fièvre jaune des « lumières incontestables qu'une aveugle routine pourrait seule « contester..... On doit regarder comme essentiellement perni- « cieux et propres à accroître la violence du mal, les cordons « qui retiennent les populations infectées dans le foyer où elles « ont reçu, ou dans lequel elles peuvent recevoir le germe de « l'infection..... L'évacuation des lieux infectés ne mérite pas « une attention moins sérieuse; en effet, s'il est un fait démon- « tré par la raison et par l'expérience, c'est que le séjour dans « les lieux où la fièvre jaune existe est essentiellement perni- « cieux..... On doit donc regarder, ajoute M. Dupuytren, « comme incontestable, le principe qui consiste à faire évacuer « immédiatement les lieux où la fièvre jaune s'est déclarée, et « tout doit être mis en usage pour obtenir cette évacuation; là, « du moins, la rigueur sera toujours justifiée par son utilité. » (*Rapport fait à l'Académie royale des Sciences, sur un Mémoire de M. Costa*, p. 35, 39 et 40.)

Il est impossible de s'exprimer d'une manière plus claire et

s'agit n'ont fait autre chose que de donner à cette doctrine une base plus large, plus étendue, et par conséquent plus solide.

M. Lassis se trompe encore en disant que mes documens font considérer la fièvre jaune comme une maladie *particulière* et *distincte*. La grande majorité d'entre eux établissent au contraire de la manière la plus positive que cette maladie n'est que le plus haut degré des fièvres dites bilieuses, intermittentes, rémittentes et continues, c'est-à-dire une gastro-entérite; il est du reste très vrai que les médecins qui ont bien voulu me les fournir ne regardent point avec M. le docteur Lassis toutes les affections fébriles comme une seule et même maladie, ce qui est, d'après ce médecin, la source d'une foule de calamités.

« Une autre cause, dit M. Lassis, de l'état vraiment « déplorable où l'on est encore, relativement aux « points dont je m'occupe, un autre obstacle à la con- « naissance de la vérité, se trouve dans le fait qui va « être indiqué. (P. 22.)

« M. le docteur Chervin, profitant d'un accueil que « sans mes efforts et mes sacrifices antérieurs aux siens « il eût été, je crois, loin de recevoir, et s'appuyant « des deux nouvelles erreurs qu'il partage et que je « combats, a fait, dans les bureaux du ministère, des « démarches pour repousser mes documens et empê- « cher leur examen simultané avec les siens....

---

plus positive sur les bons effets de l'émigration, comme moyen de se soustraire aux ravages de la fièvre jaune, que ne le fait ici M. le rapporteur.

« Dans une lettre adressée au ministère par M. Cher-
« vin, il a prétendu (1) que mes documens *déplace-*
« *raient la question posée par lui.* Cette question était de
« savoir s'il convenait d'abandonner les mesures diri-
« gées contre ce que l'on appelle *fièvre jaune,* en atten-
« dant que l'on eût reconnu la nullité du motif qui les
« a suggérées.

« J'avoue, poursuit M. Lassis, que jamais je n'ai songé
« à poser une telle question. Je me suis toujours con-
« tenté de faire, je crois, plus que qui que ce soit pour
« prouver cette nullité, *la non-contagion.* Il m'a tou-
« jours également semblé que ce serait seulement
« quand elle serait prouvée qu'il faudrait en deman-
« der la conséquence. » (P. 23.)

M. Lassis prétend que, *sans ses efforts et sans ses sacrifices, j'eusse été loin de recevoir en* 1826 *l'accueil que j'ai obtenu.* J'ignore jusqu'à quel point cela peut être vrai; mais ce que je sais très bien, c'est que je rencontrai d'abord dans l'administration les plus grandes préventions contre les médecins non-contagionistes; on les considérait comme des monomaniaques, des visionnaires, des hommes à système, et, qui pis est, comme des hommes manquant de logique, qui brouillaient tout, qui confondaient tout, et semblaient n'avoir pour but que de faire du bruit.

Je suis loin de prétendre que ce fût M. Lassis qui eût laissé une telle impression dans l'esprit de MM. les administrateurs. Je dis seulement ce qui était, pour faire voir que les efforts de mon honorable confrère n'avaient

---

(1) Je copie fidèlement les paroles de M. Lassis.

pas encore aplani toutes les difficultés lorsque j'eus l'honneur de me mettre en rapport avec l'administration.

Si toutefois les préventions qui existaient alors contre les partisans de la non-contagion n'ont pas encore entièrement cessé, elles sont du moins considérablement diminuées, ainsi que le prouve la mission dont le Gouvernement a bien voulu m'honorer, en m'envoyant l'automne dernier à Gibraltar, pour y observer la fièvre jaune. J'ajouterai que cet heureux changement s'est opéré malgré quelques inconséquences commises par M. le docteur Lassis, et qui cependant étaient peu propres à donner du crédit aux médecins qui cherchent à prouver la non-contagion.

M. Lassis dit que *j'ai fait des démarches dans les bureaux du ministère pour repousser ses documens et empêcher leur examen simultané avec les miens.* Je puis assurer à mon honorable confrère que, si personne ne fréquentait plus que moi les bureaux dont il s'agit, MM. les administrateurs ne seraient pas importunés aussi souvent qu'ils le sont. Je n'ai, du reste, jamais mis les pieds dans les bureaux du ministère pour empêcher l'examen simultané dont parle M. Lassis : il m'a suffi, pour cela, d'écrire une simple lettre. Voici le fait :

En 1823, ce médecin avait adressé, à la Chambre des Députés, une pétition par laquelle *il demandait que le Gouvernement fît examiner les faits et les documens qu'il a recueillis, et qu'il produisait à l'appui de son opinion.* « Il exposait aussi qu'ayant fait de grands sacrifices « pour se livrer à toutes les recherches, ayant aban- « donné sa clientelle pour faire le voyage de Barce- « lone à ses frais, il croyait avoir des droits à la mu

« nificence du Gouvernement, qui ne souffrirait pas, « disait-il, que ses services, son zèle et son dévoue- « ment restassent sans récompense (1). »

La Chambre ayant d'abord écarté cette seconde demande, elle renvoya le reste de la pétition à M. le ministre de l'intérieur, et les choses, à ce qu'il paraît, en restèrent là, tant pour l'examen demandé que pour la récompense.

Trois ans après, par suite d'une pétition que j'avais présentée à la Chambre des Députés, et d'après ma demande expresse, M. le ministre de l'intérieur « in- « vita l'Académie royale de médecine à désigner une « commission SPÉCIALE pour prendre connaissance des « nombreux documens que j'ai recueillis sur la fièvre « jaune et sur les mesures sanitaires. (2) » Cette commission fut en effet nommée par l'Académie, le 6 juin 1826, et elle procéda bientôt après à l'examen de mes documens avec un zèle digne d'éloge. M. le docteur Lassis qui, depuis trois ans, n'avait pas jugé à propos de faire examiner les siens, ou, ce qui paraît plus probable, n'avait pu y parvenir, malgré le renvoi de sa pétition au ministre de l'intérieur, pensa que l'occasion était favorable pour arriver à son but, et il voulut en profiter en s'accolant à moi. Il fit de vives instances auprès de l'autorité pour que ses documens fussent examinés, conjointement avec les miens, par la commission SPÉCIALE dont j'avais demandé la formation,

---

(1) *Moniteur* du 27 avril 1823.

(2) Voir la lettre que M. le directeur de Boisbertrand m'adressa à cette occasion.

non pour M. Lassis, mais pour moi. Cédant aux pressantes sollicitations de ce médecin, l'administration invita l'Académie à faire examiner ses documens avec les miens par sa commission.

J'avoue que la nécessité d'une pareille communauté ou association ne me paraissant point démontrée, je crus devoir demander à l'administration que les pièces produites par mon honorable confrère fussent examinées séparément, et que la commission n'eût à s'en occuper que lorsqu'elle aurait fait son rapport sur mes documens, dont l'examen était l'objet spécial de son mandat; j'ajoutai que, « si M. Lassis trouvait ce terme « trop éloigné, l'Académie pourrait lui désigner une « nouvelle commission qui procéderait sans délai à « l'examen de ses documens (1). »

Les motifs que j'avais pour m'opposer à la communauté que ce médecin voulait établir sont les suivans :

Je ne me suis occupé, dans mes recherches, que de la fièvre jaune; M. Lassis a, au contraire, étendu ses investigations à diverses maladies épidémiques, telles que le typhus, la peste, la fièvre jaune, etc., etc., etc.; affections qui ne sont à ses yeux qu'une seule et même maladie, et qui, selon lui, sont toutes également dépouillées du caractère contagieux ou transmissible. — J'ai observé la fièvre jaune dans une foule d'endroits divers et sur des milliers de malades, soit dans les Antilles, soit aux États-Unis de l'Amérique du nord. — M. Lassis n'a jamais vu un seul cas de cette maladie, bien qu'il assure cependant « *l'avoir vue dans toute sorte*

---

(1) Voir la lettre que j'adressai à M. de Boisbertrand.

de climats et de circonstances (pag. 20), » et qu'il prétende même, dit-on, en avoir été lui-même atteint deux ou trois fois, et cela dans le nord de l'Allemagne et au cœur de l'hiver. Mais une chose qui n'est pas moins remarquable, c'est que mon honorable confrère ne se doutait nullement alors que ce fût la fièvre jaune qu'il éprouvait. — Enfin, M. le docteur Lassis n'ayant pris aucune part à mes travaux, soit en Europe, soit en Amérique, il me paraissait tout naturel qu'il dût rester également étranger au rapport destiné à en faire connaître les résultats, quels qu'ils pussent être.

Ces raisons exposées sommairement dans ma lettre parurent si concluantes à M. le ministre de l'intérieur, qu'il me fit écrire, le 24 juillet 1826, que « d'après « les motifs sur lesquels ma réclamation était fondée, il « avait cru devoir y donner une entière adhésion, et « qu'il avait demandé que la commission chargée de « l'examen de mes documens ne s'occupât d'aucune « question étrangère à celle que j'avais moi-même po- « sée (1). » Ainsi l'on voit que *la religion de l'administration n'a point été trompée* par moi, comme l'avance si légèrement M. le docteur Lassis (p. 23), mais qu'ayant au contraire mûrement réfléchi sur les faits mentionnés dans ma lettre, l'autorité s'est empressée de revenir sur une mesure qui n'était probablement que la suite de l'obsession.

Les prétentions de M. Lassis étant donc ainsi écartées, une commission composée de treize membres de

---

(1) Voir la lettre que M. le directeur de Boisbertrand voulut bien m'adresser à ce sujet.

l'Académie royale de Médecine fut immédiatement nommée pour prendre connaissance des documens recueillis par ce médecin, et depuis trois ans on attend le rapport de cette commission, ce qui annonce que l'examen de ces documens est un travail bien ardu ; car on ne saurait douter un seul instant de la bonne volonté, du zèle et des lumières des honorables académiciens qui en sont chargés.

Quoi qu'il en soit, loin de se plaindre de ce que j'ai refusé que ses documens fussent réunis aux miens, il me semble que M. Lassis devrait au contraire s'en féliciter, car il y avait vraiment trop de générosité de sa part à vouloir mettre en commun des documens qui sont, dit-il, *infiniment plus nombreux, plus complets* et *plus concluans* que tous ceux que j'ai recueillis pendant dix années de voyages. Il ne devrait voir dans mon refus que l'effet d'un sentiment de justice qui ne m'a pas permis de lui ravir une partie de la gloire à laquelle il prétend.

D'ailleurs quand on a, comme M. Lassis, déjà obtenu depuis long-temps *des résultats avantageux sans exemple* de l'application de ses principes, que doit-on craindre d'un compétiteur dont les recherches ne datent que de quelques années, qui ne s'est point éclairé, comme lui, *de tous les faits anciens et nouveaux, à commencer aux premiers temps historiques* (p. 21), et surtout *qui n'a point écrit l'ouvrage le plus complet qu'il y ait* (p. 28) (1)

---

(1) Il paraît que M. Lassis ne connaît point le savant ouvrage, en deux volumes in-8°, que M. le docteur Charles Maclean a publié en 1817 et 1818, sous le titre de *Résultats d'une*

sur les véritables causes des maladies épidémiques? Je l'avoue humblement, je n'ai pas assez de sagacité pour pouvoir distinguer le vrai d'avec le faux dans des faits qui ont eu lieu sur quelques points reculés de l'Asie et de l'Afrique, douze ou quinze siècles avant Jésus-Christ (1). Loin de là, j'ai souvent même bien de la peine à rencontrer la vérité dans des événemens qui se sont passés, pour ainsi dire, sous mes yeux.

Enfin, les documens de M. Lassis ne sont-ils pas les plus complets que l'on possède? (P. 30.) N'ont-ils pas le plus contribué, depuis 1814, à fixer l'attention du monde savant médical? (P. 30.) N'ont-ils pas obtenu le suffrage des hommes les plus éclairés (p. 24), d'un grand nombre de médecins français et étrangers, et de diverses sociétés savantes? (P. 30.) N'ont-ils pas opéré une grande révolution dans l'esprit des médecins espagnols, ceux du port du Passage exceptés? (P. 22.) N'ont-ils pas mis ce médecin à même d'indiquer d'avance (et avec une rare précision), le 10 novembre dernier, ce qui se présentait à Gibraltar? (P. 15.) N'ont-ils pas amené la solution si désirée du point en litige, et rendu par conséquent toute espèce de mission désormais inutile pour cet objet? (P. 10.) etc., etc., etc. Avec de tels

---

investigation touchant les maladies épidémiques et pestilentielles. (Results of an investigation respecting epidemic and pestilential diseases.)

(1) M. Lassis fait remonter ses recherches sur les véritables causes des maladies épidémiques au temps d'Aménophis, qui régnait en Égypte 1491 ans avant Jésus-Christ. C'est certes prendre les choses d'un peu haut. (Voyez son ouvrage *Sur les causes des maladies épidémiques*, p. 119.)

avantages, M. Lassis ne devrait-il pas s'applaudir trois fois et me savoir un gré infini de ce que je n'ai pas jugé à propos de voir ses documens réunis aux miens, qu'il regarde comme si *incomplets*, si *entachés* d'erreurs ?

Après s'être plaint de ce que j'ai dit que ses documens, s'ils étaient réunis aux miens, déplaceraient la question que j'avais posée, M. Lassis ajoute que « cette « question était de savoir s'il convenait d'abandonner « les mesures dirigées contre ce que l'on appelle *fièvre* « *jaune*, en attendant que l'on eût reconnu la nullité « du motif qui les a suggérées (p. 23). » J'en demande bien pardon à mon honorable confrère, mais je puis l'assurer que je n'ai jamais posé une pareille question, qui, dans l'état actuel de la science, serait une véritable absurdité qui justifierait à merveille le manque de sens et de logique que l'autorité a cru apercevoir dans les écrits de certains partisans de la non-contagion.

La demande que j'eus l'honneur d'adresser à M. le ministre de l'intérieur, ou si l'on veut, la question posée par moi, était tout simplement de faire examiner les documens que j'ai recueillis, « pour s'assurer s'ils étaient « de nature à motiver l'ajournement que j'avais de- « mandé, dans ma pétition à la Chambre des Députés, « de la formation des établissemens sanitaires projetés « d'après la loi du 3 mars 1822, pour mettre la France « à l'abri de la contagion de la fièvre jaune (1). » Il

---

(1) Voir les premières conclusions du rapport de M. Coutanceau sur mes documens.

n'était donc nullement question d'abandonner les mesures de précaution actuellement en usage contre cette maladie, mais seulement d'ajourner la construction de lazarets dont nous nous sommes passés pendant plus de trois siècles sans inconvénient.

La question dont il s'agit a été répétée cent fois, soit aux séances de l'Académie royale de Médecine, soit dans les journaux; M. Lassis l'aura probablement oubliée.

Après avoir ainsi prétendu fort gratuitement que j'avais posé une question absurde, M. Lassis s'écrie d'un air triomphant : « qu'il n'a jamais songé, lui, à « poser une telle question; je me suis, dit-il, toujours « contenté de faire, je crois, plus que qui que ce soit « pour prouver la non-contagion. Il m'a toujours également semblé que ce serait seulement quand elle « serait prouvée qu'il faudrait en demander la conséquence (p. 23). » C'est fort bien. Mais alors pourquoi M. Lassis a-t-il adressé, en 1828, une pétition à la Chambre des Députés « *pour demander la suppression « de mesures sanitaires suggérées par le système de contagion*....., mesures qu'il appelle de funestes fruits des « temps d'ignorance et de barbarie, dont le maintien expose, dit-il, l'humanité à éprouver d'un « jour à l'autre quelque nouvelle calamité extraordinaire (1). » Ce médecin pense-t-il qu'il soit prouvé qu'il n'y a pas de maladie épidémique qui soit contagieuse?

---

(1) *Moniteur* du 12 mai 1828.

Mais M. Lassis trouve surtout mauvais que *j'aie repoussé* ses documens en 1826, devant aller trois ans après « en chercher au loin de semblables, sans l'espoir « fondé d'en trouver d'aussi nombreux et d'aussi con- « cluans, même en ne considérant qu'une partie des « siens (p. 23). » Cela peut être; mais n'ayant point vu la fièvre jaune en Europe, j'ai cru devoir saisir la première occasion qui s'est présentée à moi pour l'observer sur notre continent et m'assurer par mes yeux si elle avait à Gibraltar les mêmes caractères que dans le Nouveau-Monde. J'ai d'ailleurs pour principe de mettre plus de confiance dans les faits dont je suis moi-même témoin, que dans ceux qui ne m'arrivent que par des intermédiaires, car M. Lassis n'a rien vu de ce que ses documens sur l'épidémie de Barcelone peuvent contenir, bien qu'il nous assure fort sérieusement « qu'*ils ne laissent absolument rien à désirer.* » (P. 29.)

Après s'être plaint, comme on vient de le voir, de ce que je me suis *avisé* de faire écarter ses documens, M. Lassis s'en prend à la commission qui a été chargée de l'examen de ceux que j'ai recueillis. *Il lui avait semblé* que, malgré l'ordre positif du ministre qui enjoignait à cette commission *de n'examiner d'autres documens que les miens et de ne s'occuper d'aucune question étrangère à celle que j'avais moi-même posée*, « le rapport « à faire sur mes documens ne pourrait manquer d'of- « frir un jugement comparatif des uns et des autres, et « par conséquent aussi de faire mention des siens « après un examen convenable (p. 25). » Point du tout. Contrairement aux désirs et à toutes les sollicitations de M. Lassis, la commission s'est obstinée à se

renfermer strictement dans son mandat, qui était *de ne connaître que des documens de M. Chervin, et de ne s'occuper que de la question posée par M. Chervin.* Le désappointement a été cruel pour M. le docteur Lassis; aussi s'en venge-t-il aujourd'hui en annonçant que « *la* « *marche suivie par la commission est contraire aux règles* « *dictées par la nature, par la justice, comme par l'intérêt de la science et de l'humanité* (p. 25). » Ce médecin prétend même que *l'honneur du pays* se trouve compromis par le silence que l'on a gardé sur ses documens (p. 26); et par une bizarrerie fort singulière, il soutient en même temps que, sans les connaître, *on les a représentés comme entachés d'erreurs* (p. 27). Il cite deux phrases du rapport en preuve de son assertion; puis il ajoute : « Je pourrais dire, dès ce moment, que « de ce langage qui a fait regarder mes documens eux-« mêmes comme inexacts, et mes principes comme « erronés, je pourrais dire que de ce langage lui-même « a pu jaillir l'épidémie de Gibraltar et beaucoup « d'autres calamités! ! ! » (P. 28.)

Assurément les honorables membres de la commission et le savant rapporteur lui-même étaient loin de penser que leur rapport sur mes documens pourrait avoir d'aussi *terribles résultats,* qu'il deviendrait bientôt non seulement la source d'une cruelle épidémie, mais encore de beaucoup *d'autres calamités.* Mais que M. Lassis se rassure, qu'il se tranquillise sur ce point comme sur beaucoup d'autres, la commission n'eut jamais l'intention de parler de ses documens en aucune manière. Elle n'a pu faire allusion qu'à ceux qui étaient publiés, qu'à ceux qu'elle connaissait, et nullement à ceux que M. le docteur Lassis pouvait avoir dans son

portefeuille, qu'elle ne connaissait point, et qu'elle n'avait pas même mission de connaître.

Mais comment tant de calamités ont-elles *pu jaillir* du véridique rapport de M. Coutanceau sur mes documens, rapport où les faits se trouvent exposés d'une manière si claire, si précise, et les conclusions si bien motivées? C'est parce que *mes documens servent à consacrer deux nouvelles erreurs que je partage, et que M. Lassis combat.* Nous avons vu précédemment en quoi elles consistent. Je ferai seulement remarquer ici que *ces prétendues erreurs* forment la base du manifeste publié à Barcelone, en 1822, par la réunion libre de médecins espagnols et étrangers dont M. Lassis faisait partie, et qu'à la page 16 de sa brochure, ce médecin nous dit néanmoins que «grâces à cette impression, « objet de ses continuels efforts,... l'Espagne fut pré- « servée, en 1823, de calamités dont nous n'aurions « peut-être pas encore vu de terme (p. 16).»

Ainsi voilà deux écrits qui soutiennent l'un et l'autre les doctrines de la non-contagion et de l'infection, et qui ont cependant donné lieu à des effets très différens; puisque l'un a sauvé l'Espagne en 1823, et que l'autre a perdu Gibraltar en 1828. Pourquoi? C'est probablement parce que M. Lassis a mis sa signature au manifeste des médecins de Barcelone, et qu'à son grand regret, son nom ne se trouve pas même cité dans le rapport de M. le docteur Coutanceau; d'où il résulte que, placé au bas d'un écrit, le nom de M. Lassis est un véritable talisman.

Ce médecin prétend que «le rapport sur mes docu- « mens a pu avoir des suites très fâcheuses pour lui, « et surtout très funestes pour la science et pour l'hu-

« manité (p. 26);... qu'il lui a été extrêmement pré-
« judiciable... Pris, dit-il, dans le sens le plus défa-
« vorable pour moi, il a été renouvelé dans plusieurs
« autres occasions, où l'on m'a représenté également
« comme n'ayant presque rien fait, surtout dans mon
« voyage de Barcelone, qui ne soit digne de dédain et
« de mépris, en représentant le voyage de M. Chervin
« comme étant d'une importance extrême.... (P. 29.)
« Je fais donc des vœux ardens, ajoute M. Lassis,
« pour l'examen impartial de mes documens, ne de-
« mandant pas que l'on me croie sur parole, et la vé-
« rité ne pouvant être trop tôt connue (p. 30). »

Je souhaite de tout mon cœur que les vœux de M. Lassis soient promptement exaucés, et que nous connaissions bientôt toute la valeur de ses documens. Il est même étonnant que les jugeant d'une aussi haute importance pour le bien de l'humanité, ce médecin ne se soit pas empressé de les faire connaître plus tôt et d'éloigner ainsi, depuis huit ans qu'il est de retour de Barcelone, une foule de calamités *qui nous menaceront tant que l'erreur triomphera; tant qu'attaquée sur un point, elle pourra se réfugier sur un autre;* en un mot, *tant qu'il n'aura point proclamé hautement* LES GRANDES ET IMPORTANTES VÉRITÉS *qu'il peut*, dit-il, *appuyer de toutes sortes de preuves et de témoignages* (p. 21). Si, par hasard, M. Lassis n'avait pu trouver personne qui voulût procéder à l'examen de ses documens, il avait un moyen bien simple d'arriver à son but, c'était de les publier et de faire jouir, sans plus tarder, la société de tous les avantages qui doivent en être la suite. Tel est le vrai moyen de faire voir que ceux qui *l'ont représenté comme n'ayant presque rien fait*, sans qu'ils aient cependant

jamais parlé de lui, ont été mal informés, ou bien qu'ils l'ont calomnié.

Que M. Lassis se pénètre bien que nous vivons dans un siècle positif, dans un siècle où les faits seuls peuvent convaincre. Il a beau s'écrier dans son enthousiasme : «Le but désiré est donc atteint; toute « espèce de missions ayant pour objet les points indi- « qués sera donc désormais inutile; l'humanité peut « donc dès ce moment s'applaudir d'un grand triomphe « sur des erreurs funestes dont l'honneur peut être dû « à notre pays (1)! » (P. 10). Tout cela produit infiniment moins d'impression sur l'esprit de ses lecteurs, que ne le ferait un seul fait bien constaté.

Ainsi, au lieu de répéter mille et mille fois, depuis huit ans, *qu'il a tout fait, qu'il a tout éclairci, que la solution est tout obtenue; qu'elle l'est par l'immensité des faits qu'il a recueillis* (p. 33), *qu'il ne reste plus aujourd'hui qu'à se conduire d'après ses principes pour voir disparaître à jamais une foule de calamités et de fléaux épouvantables de tout genre* (p. 18), mon honorable confrère aurait dû commencer par exposer les fondemens de sa doctrine, par publier les documens qu'il a recueillis depuis 1819, époque où il fit paraître, d'après son propre témoignage, *l'ouvrage le plus complet qui existe sur la matière*. Par ce moyen, il nous aurait au moins mis à même de juger d'après quelles données positives *il a pu reconnaître avec les contagionistes la non-infection, comme il avait déjà reconnu avec les infec-*

---

(1) Je copie textuellement M. Lassis.

tionistes la non-contagion (1). (P. 4.) Nous aurions vu si les faits qui servent de base à sa nouvelle doctrine sont aussi solides que ceux qu'il a été chercher à Gibraltar, et qui, comme nous l'avons vu, lui ont si bien réussi.

M. le docteur Lassis nous parle sans cesse *des peines, des pertes et des sacrifices énormes* que lui ont occasionés ses recherches sur les causes des épidémies. C'est assurément une chose très louable et très méritoire que de faire des sacrifices, quels qu'ils soient, dans l'intérêt de la science et de l'humanité; mais il y aurait certainement un mérite de plus à ne point en parler, ou du moins à ne point en entretenir la chambre élective, les corps savans et le public; car il faut éviter avec soin tout ce qui pourrait faire douter de la pureté des motifs que l'on a eus en se rendant utile, soit à son pays, soit à la société en général. Donner lieu de croire que l'on a fait le bien dans des vues d'intérêt personnel; c'est faire un tort immense à la cause que l'on défend, quelque bonne qu'elle soit d'ailleurs.

Il est une autre manière de nuire à la vérité, c'est de tomber dans des exagérations tellement évidentes,

---

(1) L'opinion de M. Lassis sur ce point capital n'est cependant pas des plus nettes ni des mieux arrêtées; car ce médecin nous dit que « si l'on se trompe relativement aux causes (de « l'épidémie d'Espagne), c'est surtout en ce que les uns accor- « dent trop à la contagion, tandis que les autres ne lui accor- « dent peut-être pas assez, s'en rapportant tous à de simples « apparences. » (Ouvrage cité, p. xxiij.) Ce qui est dire implicitement que la contagion existe dans la maladie dont il s'agit.

qu'elles détruisent toute confiance dans celui qui s'y livre, et portent par conséquent atteinte à ce qu'il y a de vrai dans les doctrines qu'il professe. Comment croire, en effet, aux assertions d'un partisan de la non-contagion, lorsqu'il nous représente les médecins espagnols comme étant presque tous de son opinion, bien que le contraire soit mathématiquement prouvé; bien que l'immense majorité des hommes de l'art de la Péninsule marchent encore sous les bannières de la contagion (1)? Nous devons en pareil cas exposer le fait tel qu'il est, et en faire ensuite connaître les causes pour qu'il ne fasse point une impression défavorable aux intérêts de la vérité, que l'on compromettra toujours lorsqu'on voudra la défendre au moyen de l'erreur.

Que M. le docteur Lassis nous dise très sérieusement que la peste et la fièvre jaune sont « des maladies que « nous pouvons journellement observer chez nous, » *et que l'on doit par conséquent s'affliger en voyant des médecins aller les chercher au loin et à grands frais, comme nous étant étrangères* (p. 31). Une pareille assertion ne persuadera certainement point que l'on peut voir chaque jour, sans sortir de Paris, des pestiférés et des

---

(1) Un honorable député ayant dit, il y a quelques années, à la tribune nationale, que les médecins espagnols étaient presque tous de l'opinion qui regarde la fièvre jaune comme non contagieuse, je lui fis observer qu'il était dans l'erreur, et que c'est précisément le contraire qui a lieu. Il me répondit que ce qu'il avait avancé sur ce sujet lui avait été affirmé par M. le docteur Lassis.

individus atteints du vomissement noir ; mais elle prouvera que, parmi les médecins qui soutiennent la non-contagion de la fièvre jaune, il en est qui ont des opinions bien bizarres, bien extraordinaires; et sous ce point de vue, elle peut nuire à la vérité.

M. Lassis peut très bien croire que la peste et la fièvre jaune sont en permanence parmi nous, et « qu'il « a recueilli une foule d'observations sur les symp- « tômes qui se présentent pendant la vie (dans ces « maladies) et sur les altérations que l'on trouve après « la mort (p. 11). » Cela prouve seulement qu'il a une manière de voir et de juger qui lui est particulière; mais c'est sans doute par inadvertance qu'il dit « avoir vu le mal dans toute sorte de climats (p. 20), » attendu qu'il est de fait que mon honorable confrère n'a jamais franchi les confins de l'Europe, qu'il n'est même point allé dans les contrées de cette partie du monde où l'on observe ce que *l'on appelle la peste*, et que lors de son arrivée à Barcelone, en 1821, l'épidémie de fièvre jaune avait complétement cessé.

M. Lassis nous « prie de remarquer que ses prin- « cipes sont absolument conformes à ceux de tous les « bons auteurs anciens et modernes (p. 10). » Pour moi, je demanderai à tous ceux qui ont fait une étude particulière de la littérature médicale, combien ils connaissent de *bons auteurs anciens* et *modernes* qui partagent les principes de M. le docteur Lassis ; qui soutiennent avec lui que LES SEULES CAUSES DE TOUTES LES ÉPIDÉMIES *sont les effets du système de prévention admis contre elles, et que ces fléaux* SONT UNIQUEMENT LE FRUIT DE L'ERREUR (pages 6, 10 et 18). Je suis du reste loin de penser que ce médecin ait l'intention de trahir la

vérité en aucune manière; il met seulement le produit de son imagination à la place de la réalité.

M. Lassis demande « qu'il lui soit permis de voir « les choses comme elles sont, qu'il lui soit permis « de proclamer les grandes et importantes vérités « qu'il peut, dit-il, appuyer de toutes sortes de « preuves et de témoignages (p. 21). » A Dieu ne plaise que je veuille l'empêcher le moins du monde de voir les choses comme elles sont, ni même comme elles ne sont pas ! Il peut également proclamer, quand il le voudra, les *grandes et importantes vérités* qu'il possède. Il me trouvera toujours disposé à les bien accueillir; car « je suis, comme il le dit lui-« même, animé du zèle le plus pur pour la vérité « (p. 18). » Et c'est précisément ce zèle qui m'a fait prendre la plume pour signaler les erreurs consignées dans la brochure que nous venons d'examiner, bien que je les regarde comme fort innocentes, et pour prouver surtout que ce n'est point *en faisant des démarches* dans les bureaux du ministère que *je suis parvenu à repousser* les documens de M. Lassis.

Je n'avais compté jusqu'ici parmi mes adversaires que des contagionistes, à l'exception cependant de mon savant confrère M. le docteur Sédillot, qui, après avoir long-temps combattu pour la non-contagion, s'élança tout-à-coup dans l'arène, et vint proposer l'ajournement indéfini de la discussion du rapport sur mes documens, prévoyant sans doute que « *de* « *ce rapport, pourrait* un jour *jaillir l'épidémie de Gi-* « *brattar et beaucoup d'autres calamités.* » Les contagionistes qui m'avaient attaqué, tels que MM. Pariset, Audouard, Gérardin, *la Gazette de Santé, la*

Revue Médicale, le Globe et la Gazette de France, ayant jugé convenable de battre en retraite et d'abandonner le combat où ils m'avaient eux-mêmes provoqué, je me croyais au moment de vivre en paix avec tout le monde, du moins pour quelque temps. Point du tout. Mon horizon polémique s'obscurcit de nouveau. Après *avoir long-temps travaillé dans le silence, afin de donner à ses idées plus de maturité* (p. 2), M. Lassis lance tout-à-coup contre moi sa brochure. Il prétend que mes documens *ont consacré deux nouvelles erreurs,* que je suis moi-même « la cause de l'état « vraiment déplorable où l'on est encore relativement « aux points dont il s'occupe (p. 22). » « État hon- « teux en quelque sorte pour la science et pour l'hu- « manité (p. 2). » Et enfin, que du rapport sur mes documens « a pu jaillir l'épidémie de Gibraltar et « beaucoup d'autres calamités !!! » (P. 28.)

Je viens de répondre à toutes ces graves accusations; que le lecteur juge maintenant si en effet j'ai donné lieu à autant *de désastres,* à autant *de calamités,* que le pense mon honorable confrère. Qu'il juge également si M. Lassis a été plus heureux dans son attaque que ne le fut M. Sédillot en faisant sa fameuse proposition contre le rapport sur mes documens, et que ne l'ont été jusqu'ici tous mes autres adversaires, à commencer par M. Pariset, et à finir par M. Gérardin, « qui SE FAISAIT FORT de prou- « ver que toute la partie du rapport dont il s'agit, qui « concerne l'Amérique, est absolument manquée, est « entièrement à refaire. »

J'aurais pu m'étendre bien davantage sur la brochure de mon nouvel antagoniste; mais je pense qu'en

voilà assez pour le moment. Je termine donc en faisant le vœu que M. Lassis soit aussi satisfait de ma réponse que je l'ai été moi-même de l'opuscule dans lequel il a bien voulu s'occuper de moi, et surtout qu'elle ne lui paraisse point une source de quelques nouvelles calamités ; qu'il n'en voie point jaillir, comme du rapport sur mes documens, une terrible épidémie, un de « ces épouvantables fléaux » qui, à ses yeux, « ne sont uniquement que le fruit de l'erreur, » et qu'on ne voit apparaître que parce que « la vérité qu'il proclame est outrageusement repoussée. »

Paris, le 15 juillet 1829.

CHERVIN, D. M. P.

TYPOGRAPHIE DE J. PINARD, IMPRIMEUR DU ROI,
RUE D'ANJOU-DAUPHINE, N° 8, A PARIS.